

Une impossible conversion ?

Michel Houellebecq, *la sacramentalité
des femmes et l'obsolescence du catholicisme*



Yann
Raison
du Cleuziou

La déchristianisation de l'Europe, au regard de son ampleur et de sa rapidité, est un processus historique exceptionnel sur lequel des générations d'historiens futurs débattront. Sans doute auront-ils autant de passion que ceux qui ont travaillé jusqu'à présent sur l'Antiquité tardive et le déclin de l'Empire romain. L'indifférence de ceux qui furent les contemporains de cet effondrement les surprendra peut-être, à moins qu'ils n'y reconnaissent un indice précieux pour avancer des hypothèses.

Certes, l'homme n'est jamais le contemporain de sa propre histoire, le recul lui manque pour discerner ce qui sera retenu de son époque. Mais dans le rapport à la déchristianisation, l'aveuglement qui résulte de la condition historique est redoublé par le désintérêt causé par le détachement religieux. En dépit de recherches stimulantes en sciences sociales, la déchristianisation n'est pas un objet de controverse et de discussion en dehors des cercles des érudits ou des ultimes fidèles¹. Pourtant, la très grande majorité des Français a une expérience familiale, voire intime, de ce basculement. D'une génération à une autre, les rites funéraires ne se ressemblent plus et les baptêmes ou les mariages régressent dans la culture collective. L'enquête Bayard-IPSOS de 2016 évalue à 1,8 % de la population française (18 ans et plus) le nombre de catholiques pratiquants hebdomadaires. Ce double effacement, d'un univers culturel jadis structurant et de la réflexion sur ses causes et ses effets, trame la plupart des romans de Michel Houellebecq. Dans *La possibilité d'une île*, le narrateur en dresse explicitement le constat :

Dans ces pays aujourd'hui, plus personne ne croyait en Dieu, n'en tenait le moindre compte, ne se souvenait même d'avoir cru ; et cela s'était fait sans difficulté, sans violence ni protestation d'aucune sorte, sans même une discussion véritable, aussi aisément qu'un objet lourd revient dès qu'on le lâche à sa position d'origine. Les croyances spirituelles humaines étaient peut-être aussi loin d'être ce bloc massif, solide, irréfutable qu'on se représente habituellement ; elles étaient peut-être au contraire ce qu'il y avait en l'homme de plus fugace, de plus fragile, de plus prompt à naître et à mourir².

1 Quelques livres de sciences sociales sont toutefois parvenus à toucher un public cultivé élargi : Danièle HERVIEU-LÉGER, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Bayard, 2003 ; Guillaume CUCHET, *Comment notre monde a cessé d'être chrétien*.

Anatomie d'un effondrement, Paris, Seuil, 2018.

2 Michel HOUELLEBECQ, *La possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005, p. 354-355, (désormais *PI*).

L'écrivain est pourtant loin d'être un catholique et affiche plutôt la filiation de ses grands-parents communistes. Il a cependant revendiqué sa proximité avec le catholicisme, confessant son admiration pour Jean-Paul II et son refus de l'avortement, mais malgré une longue fréquentation des aumôneries et paroisses, il a échoué à se convertir.

Comme j'ai aimé, profondément aimé, ce magnifique rituel, perfectionné pendant des siècles, de la messe ! « Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole, et mon âme sera guérie. » Oh oui, ces paroles entraient en moi, je les recevais directement, en plein cœur. Et pendant cinq à dix minutes, chaque dimanche, je croyais en Dieu ; et puis je ressortais de l'église, et tout s'évanouissait, très vite, en quelques minutes de marche dans les rues parisiennes. [...] Et puis j'ai laissé tomber, j'ai finalement laissé tomber, après une ultime et dérisoire tentative de suivre la préparation au baptême pour adulte (c'était cette fois dans le quartier Montparnasse)³.

Le romancier demeure dans une position de compagnon de route, voire d'apologiste extérieur. Ses déclarations publiques répétées sur le catholicisme manifestent la permanence de cette affinité. Sa déception affichée et ses critiques disent autrement son attachement⁴. Reste que ce dernier a de multiples sources, d'où son ambiguïté. La sensibilité de Houellebecq à la disparition du catholicisme n'est pas d'abord spirituelle et semble une conséquence de son intérêt pour le positivisme d'Auguste Comte. Certaines de ses déclarations rappellent les positions d'Émile Durkheim : « Je ne crois pas à la possibilité de société sans religion. L'idée de société et l'idée de religion sont pour moi identiques⁵ ». Cet ancrage intellectuel permet de comprendre que l'analyse des évolutions religieuses soit pour Houellebecq la condition d'une réflexion sur l'évolution de l'ordre social. Dans *La Possibilité d'une île*, le narrateur Daniel 1 reconnaît ainsi l'importance du contexte religieux :

Les événements politiques ou militaires, les transformations économiques, les mutations esthétiques ou culturelles peuvent jouer un rôle, parfois un très grand rôle dans la vie des hommes ; mais rien, jamais, ne peut avoir d'importance historique comparable au développement d'une nouvelle religion, ou à l'effondrement d'une religion existante (*PÎ*, p. 371).

Superposer des propos de l'auteur et ceux de ces héros peut sembler méthodologiquement contestable. D'autant plus que l'écrivain aime

3 Michel HOUELLEBECQ & Bernard-Henri LÉVY, *Ennemis publics*, Paris, J'ai lu, 2011 [2008], p. 142-143

4 Par exemple récemment son dialogue avec Geoffroy LEJEUNE, « L'Église s'est engagée dans un long processus de suicide », *Revue des Deux Mondes*, octobre 2019, p. 10-26.

5 Michel HOUELLEBECQ, « Je crois peu en la liberté ». Entretien avec J.-F. Marchandise, J.-Y. Jouannais, N. Bourriaud [1998], in Agathe Novak-Lechevalier (dir.), *Cahier de l'Herne Houellebecq*, Paris, L'Herne, 2017 p. 109.

brouiller les pistes en enchevêtrant les registres d'écriture pour instiller le doute chez ses lecteurs sur le périmètre exact de son ironie ou de son engagement. Il ne sera donc pas question dans cet article de la pensée de Michel Houellebecq mais, plutôt, de la signification de la place qu'il a accordée au catholicisme dans son œuvre romanesque. Car la lecture de la totalité de ses romans suggère que la question religieuse y fait l'objet d'une analyse qui, derrière des intrigues et des personnages apparemment variés, est structurée et cohérente. L'unité de l'œuvre de l'écrivain a déjà été soulignée⁶. La place de cette question est peut-être moins systématique que la description que nous allons proposer, au moins celle-ci demeure-t-elle légitime comme une lecture de l'œuvre de Michel Houellebecq. Cette dernière offre un angle stimulant pour penser la place du catholicisme dans la culture contemporaine.

Libéralisme et sécularisation

Dans la plupart des romans de Michel Houellebecq, le catholicisme est mobilisé comme cadre structurant d'un ordre révolu. À ce titre, la religion est moins décrite par son contenu spirituel propre qu'à travers ses effets sociaux. Le catholicisme se trouve donc extrait de l'histoire. Il est décrit à l'état d'ordre stable sans nuances sur son emprise réelle, le degré de sincérité des populations à son égard ou les injustices spécifiques qui pouvaient en résulter. Cette abstraction peut être interprétée de deux manières. Tout d'abord comme une manifestation du caractère conceptuel de l'usage que le romancier fait du catholicisme : une forme culturelle particulière illustrant l'organisation holiste d'une société.

Une foi catholique profonde, unanime, massive structurait la vie sociale et l'ensemble des comportements depuis des siècles, elle déterminait la morale comme les relations familiales, conditionnait l'ensemble des productions culturelles et artistiques, des hiérarchies sociales, des conventions, des règles de vie. En l'espace de quelques années, en moins d'une génération, en un temps incroyablement bref, tout cela avait disparu, s'était évaporé dans le néant (*PI*, p. 354).

Ensuite cette conceptualisation permet à l'auteur d'instiller une dimension tragique au destin de ses personnages. Ces derniers sont des contemporains de la grande transition civilisationnelle qu'est la sortie de l'âge chrétien. Leurs mentalités demeurent dans un entre-deux. Elles conservent l'empreinte de l'ordre antérieur qui reste un idéal polarisant, tout en étant prises dans un ordre nouveau qui fait de l'assouvissement du désir individuel la voie de la réalisation de soi. Les deux fonctions prêtées à l'ordre social chrétien, comme idéal rémanent et structure collective qui freine

6 Bruno Viard, Sabine van Wesemael (dir.), *L'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq : actes du colloque international organisé*

à l'Université d'Aix-Marseille du 4 au 6 mai 2012, Paris, Classiques Garnier, 2013.

l'individualisme, se nouent dans la mise en scène des effets déstructurants de la libéralisation de la société.

Dans *L'extension du domaine de la lutte*, puis *Les Particules élémentaires*, l'écrivain déploie cette intrigue avec une grande virtuosité. Ilot de « communisme primitif », la famille institue une solidarité qui garantit au couple de ne pas être privé des conditions nécessaires à la satisfaction de ses besoins sexuels élémentaires. Par ailleurs, la norme de la monogamie permet au plus grand nombre de trouver un partenaire. La relativisation de la norme de la famille chrétienne par la libération sexuelle se traduit par une dérégulation de l'appariement des sexes, ce qui rend possible l'accumulation d'expériences érotiques par les uns et la paupérisation des autres⁷.

Comme l'indique le beau mot de « ménage », le couple et la famille représentaient le dernier ilot de communisme primitif au sein de la société libérale. La libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché⁸.

Dans *Les Particules élémentaires*, le narrateur propose d'inscrire l'échec amoureux des héros dans le contexte de transition des formes socialement admises de la sexualité qui s'engage à partir des années 1960. La loi Neuwirth de 1967 est, dans l'ordre sexuel, l'équivalent de ce que fut la loi Le Chapelier en 1789, dans l'ordre économique. Une matrice de sortie de l'Ancien Régime et de dérégulation. L'œuvre romanesque de Houellebecq pourrait être interprétée comme une transposition des thèses développées par Karl Polanyi dans *La grande transformation* (1944). L'économie n'est plus encadrée et déterminée par les valeurs et les normes de l'ordre social ; c'est désormais celui-ci qui est configuré par celle-là.

La société se décompose en espaces concurrentiels entre des individus réifiés puisque leur destin ne dépend plus que de la désirabilité de leur corps. La libéralisation sexuelle maximise l'importance du corps et en fait le capital social essentiel. Les vieux et les laids sont marginalisés. Ils ne peuvent espérer de reconnaissance sans déployer d'importantes stratégies pour pallier leur désavantage physique. Il ne leur reste, faute d'accès au corps des femmes, qu'à se satisfaire de leur image et à se masturber.

La libéralisation devient aussi la matrice du temps social. En raison du capital érotique qui lui est reconnue, la jeunesse devient l'âge ultime auquel tout le monde doit se conformer en cherchant à vivre, quel que soit l'âge, en « kids définitifs » (PE, p. 263). Cette hiérarchisation des âges de la vie renouvelle les causes de l'inégalité entre les sexes car le capital érotique du corps des femmes décline plus vite que celui des hommes, et d'une manière

7 Michel HOUELLEBECQ, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, 1999 [1996], p. 100, (désormais EDL).

8 Michel HOUELLEBECQ, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 144, (désormais PE).

irréversible (*Ibid.*, p. 54-55). Que ces derniers puissent régulièrement se réapparier avec des femmes plus jeunes, afin de maintenir leur satisfaction érotique à niveau constant, objective cette loi (*Ibid.*, p. 100-103).

La succession des générations devient également problématique parce que la naissance d'un enfant refoule nécessairement ses parents hors de la jeunesse et leur impose de regarder l'étape suivante qui n'est autre que la mort⁹. Des *Particules élémentaires*, à *La carte et le territoire* ou à *Sérotinine*, cet enjeu est récurrent. Le romancier imagine même la création de « *child-free zones* » (*PI*, p. 65). Éliminer ou abandonner l'enfant est la condition du maintien dans une jeunesse perpétuelle. Les animaux de compagnie les remplacent d'autant plus agréablement qu'ils ne peuvent pas devenir des rivaux potentiels : « un chien, c'était aussi amusant, et même beaucoup plus amusant qu'un enfant » (*Ibid.*, p. 298).

Le renouvellement de la société n'est plus porté par la succession des générations, et ce sont les actualisations individuelles successives qui en deviennent la nouvelle matrice. L'impératif de flexibilité qui régit l'économie libérale se décline dans les relations sociales sous la forme d'un idéal de changement : de métier, de résidence, de conjoint... La « polygamie différée dans le temps¹⁰ » idéalise les ruptures amoureuses comme autant de renouveaux et disqualifie la stabilité et la routine comme des formes inférieures d'existence. Ces mythologies de la performance hiérarchisent la société entre « gagnants » et « perdants ».

L'émancipation individuelle n'offre pas le bonheur collectif attendu. Houellebecq met en place une intrigue qui n'est pas sans évoquer la théorie sociologique de la frustration relative. Plus les possibilités laissées à l'individu sont importantes, plus le choix impose un renoncement insoutenable. L'accroissement de la liberté crée ainsi les conditions d'un sentiment durable et diffus de malheur. Par ailleurs, avec la disparition des formes traditionnelles de solidarité, reculent les codes sociaux qui pacifiaient les relations. Les sociétés libérales sont caractérisées par un état d'anomie, une dérégulation qui se traduit par une banalisation de l'égoïsme et de la violence, ces moyens ultimes de domination nécessaires pour satisfaire le désir individuel. La violence du marché régi par le principe de la libre concurrence en vient donc à devenir le modèle de toutes les relations humaines. Dans *La possibilité d'une île*, le narrateur Daniel 1 constate non sans ironie l'ambivalence de la libération sexuelle : « Jeunesse, beauté, force : les critères de l'amour physique sont exactement les mêmes que ceux du nazisme » (*PI*, p. 74). La sécularisation de la société et son corollaire, la libéralisation, sont donc la matrice d'un processus de décivilisation. Au-delà de la seule critique du libéralisme, Houellebecq met en scène l'idée

9 Michel HOUELLEBECQ, *La carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010, p. 252 (désormais CT).

10 Nous faisons ici référence à un concept développé par Belinda CANNONE. Voir *Le Nouveau Nom de l'amour*, Paris, Stock, 2020.

que ce sont les utopies progressistes modernes qui constituent une régression par rapport à l'ordre traditionnel.

On ne peut dire que le communisme ait spécialement développé la sentimentalité dans les rapports humains : c'est plutôt la brutalité, dans l'ensemble, qui prédomine chez les ex-communistes – en comparaison la société balzacienne, issue de la décomposition de la royauté, semble un miracle de charité et de douceur. Il est bon de se méfier des doctrines de la fraternité (*Ibid.*, p. 105).

Pris dans un mouvement historique de dérégulation, le désir exalté par l'érotisation des corps et l'impératif de changement devient une souffrance lorsque plus aucun exutoire n'est disponible. L'errance entre alcool, anxiolytiques, prostituées, pornographie et masturbation, illustre la malédiction que devient le désir pour celui qui ne peut compter sur la sollicitude d'une femme dévouée. Ultime trace du passé, l'idéal du foyer domestique et de la stabilité familiale nourrit la nostalgie des héros de Houellebecq. C'est l'aveu amer de Michel dans *Les Particules élémentaires*.

La vie, [...] devrait être quelque chose de simple ; quelque chose que l'on pourrait vivre comme un assemblage de petits rites, indéfiniment répétés. [...] Mais la vie des hommes n'était pas organisée ainsi. [...] Une chose était certaine : plus personne ne savait comment vivre (p. 149).

Thème

Son frère Bruno constate que les familles durables restent une exception fondée sur la perpétuation, elle aussi exceptionnelle, de la foi.

Il subsiste, dans une certaine mesure, des familles
(Étincelles de foi au milieu des athées,
Étincelles d'amour au fond de la nausée) ;
On ne sait pas comment
Ces étincelles brillent (*Ibid.*, p. 226).

L'idéal catholique de la famille est érodé par la libération sexuelle et Houellebecq, en choisissant d'en faire l'horizon d'un bonheur devenu impossible, écrit une apologie paradoxale de l'ordre révolu. Reste que tout horizon de restauration apparaît vain. En général, les « femmes libérées » européennes sont devenues tout aussi incapables que les hommes d'entrer dans le cadre de cette institution. Et pour trouver la compagne qui donnera la complicité et la douceur nécessaire à une existence pacifiée, les personnages de Houellebecq se tournent vers les filles issues de sociétés plus traditionnelles : asiatiques dans *Plateforme* ou musulmane dans *Soumission*. Dans ce roman, le héros François finit par comprendre que la clef de l'œuvre de Huysmans réside dans la quête du bonheur modeste mais atteignable qu'offre le ménage bourgeois¹¹. Cette

11 Michel HOUELLEBECQ, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015, p. 281-282, (désormais S).

interprétation fait écho à sa propre quête et propose une mise en abyme de ce qui est peut-être aussi la clef de l'œuvre de Houellebecq.

Une Église obsolète

La thématique de la conversion traverse les romans de Michel Houellebecq. Que ce soit à l'échelle des individus ou des nations, la religion est présentée comme un avantage sélectif parce qu'elle permet de mieux résister à l'anomie libérale et constitue donc un gage de durée (S, p. 70). Matrice d'une structuration collective, la foi est une ressource de résistance à la dynamique dissolvante de la mise en concurrence généralisée. L'identification du bénéfice de la religion à l'holisme marginalise l'importance de la croyance dans le processus de conversion. Dans *Plateforme*, un personnage stigmatise ainsi le monothéisme comme un « élan vers l'abrutissement » et trouve dans cet horizon de la foi la cause du « néant intellectuel » des sociétés musulmanes¹². Il ajoute que si le catholicisme est plus subtil, c'est en raison de son polythéisme de fait (la Trinité, la Vierge, les saints...). Si la croyance est donc suspecte, le croyant en revanche impose le respect. Il garde en lui un idéal qui le place au-dessus de la médiocrité des intérêts et du désir exaltés par le libéralisme :

Il est facile d'ironiser sur les êtres humains, de les considérer comme des mécaniques burlesques lorsqu'ils sont, banalement, mus par la cupidité ou le désir ; lorsqu'ils donnent par contre l'impression d'être animés par une foi profonde, par quelque chose qui outrepassa l'instinct de survie, le mécanisme grippe, le rire est arrêté dans son principe (*PÍ*, p. 238).

Yann
Raison
du Cleuziou

Reste que dans les romans, ce qui apparaît comme le premier ressort du désir de conversion, c'est la conformation à un style de vie apaisant.

Une religion augmente considérablement son pouvoir d'attraction dès lors qu'elle semble pouvoir proposer dans l'immédiat une vie plus pleine, plus riche, plus exaltante, plus joyeuse (*Ibid.*, p. 369).

Or dans une société libérale, une vie plus pleine c'est nécessairement une vie plus vide de soi. Le désir de conversion est un désir d'incorporation à une communauté, son horizon est la désindividuation. Dans *Les Particules élémentaires*, le baptême est ainsi présenté comme une modalité possible d'émancipation hors de la solitude de la condition individuelle, un moyen de nouer une communion matrice de communauté (p. 217-281). Les descriptions de messes et d'offices religieux catholiques ou protestants sont fréquentes dans les romans de Houellebecq. Les personnages sont saisis par la beauté des rites et interrogés, voire bouleversés, par leur symbolique. Mais au-delà de l'estime, voire du désir explicite de conver-

12 Michel HOUELLEBECQ, *Plateforme*, Paris, J'ai lu, 2016 [2001], p. 244.

sion, cela ne prend pas. Les messes, les heures passées devant la vierge noire de Rocamadour ou au monastère bénédictin de Ligugé, n'offrent aucun transport durable hors de soi et ne font qu'aiguiser le sentiment de solitude. Houellebecq est encore une fois proche de Durkheim et ses personnages attendent qu'une émotion partagée et définitive puisse les fondre dans une communauté¹³.

Il faut relever que l'expérience du catholicisme est toujours présentée comme une expérience individuelle et peut-être est-ce une cause de l'incapacité de l'Église à satisfaire le besoin de coalescence des personnages de Houellebecq. Elle-même n'est plus qu'un ensemble d'individus aux liens relativement relâchés. Il n'y a que dans la secte des élohimites qu'une sorte d'extase communautaire est décrite, mais elle ne suffit pourtant pas non plus à faire sortir le narrateur de son détachement¹⁴. Les descriptions des prêtres semblent synthétiser les causes de l'impuissance du catholicisme à incorporer des membres nouveaux. Ce sont des individus marginaux. Leur persévérance à suivre un idéal semble la cause même de leur marginalité. À ce titre, ils semblent incarner d'une manière paroxystique l'errance même des personnages de Houellebecq : leur nostalgie de l'amour les désajuste irrémédiablement d'une société toujours plus désenchantée et cynique. C'est là l'ultime sens de la fonction sacerdotale : incarner la présence d'un au-delà refoulé.

Thème

Héritiers d'une tradition spirituelle millénaire que plus personne ne comprenait vraiment, autrefois placés au premier rang de la société, les prêtres étaient aujourd'hui réduits, à l'issue d'études effroyablement longues et difficiles qui impliquaient la maîtrise du latin, du droit canon, de la théologie rationnelle et d'autres matières presque incompréhensibles, à subsister dans des conditions matérielles misérables, ils prenaient le métro au milieu des autres hommes, allant d'un groupe de partage de l'Évangile à un atelier d'alphabétisation, disant la messe chaque matin pour une assistance clairsemée et vieillissante, toute joie sensuelle leur était interdite, et jusqu'aux plaisirs élémentaires de la vie de famille, obligés cependant par leur fonction de manifester jour après jour un optimisme indéfectible (CT, p. 99).

Les chrétiens décrits par Houellebecq sont à la fois vigie des marginaux et en voie de marginalisation. Dans *Extension du domaine de la lutte*, le seul ami du narrateur est Jean-Pierre Buvet, le curé de Vitry. Sa messe ne regroupe plus que « quatre africaines et une vieille bretonne » (EDL, p. 138). Quelle est la cause de cette désaffection ? La libéralisation de la société, certes. Mais les catholiques ont aussi leur part de responsabilité. Contrairement aux prêtres qui bénéficient toujours d'un regard presque tendre, les portraits de catholiques sont peu flatteurs surtout les « progres-

13 Émile DURKHEIM, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* [1912], Paris, P.U.F., 1994, p. 295.

14 Michel HOUELLEBECQ, *La possibilité d'une île*, op. cit., p. 254. À rapprocher d'un passage de *Soumission*, p. 168-170.

sistes » : une catholique qui préfère le Dalaï Lama à Jean-Paul II dans *Les Particules élémentaires* ; un lecteur passionné de Teilhard de Chardin dans *La Possibilité d'une île*. Leur problème semble toujours le même :

Cette illusion commune à tous les chrétiens de gauche, enfin les chrétiens centristes, disons aux chrétiens contaminés par la pensée progressiste depuis la Révolution, consistant à croire que la concupiscence est chose vénielle, de moindre importance, impropre à détourner l'homme du salut – que le seul péché véritable est le péché d'orgueil (*PÍ*, p. 82).

L'écrivain semble leur reprocher de dissimuler leur apostasie derrière une émancipation de façade du conservatisme moral de l'Église. De fait, leurs scrupules objectivent surtout leur ralliement au conformisme ambiant. Ils sont des idiots utiles. Des agents inconscients de la soumission du christianisme aux canons d'un ordre libéral anti-religieux parce que profondément individualiste.

Cet affaissement de la foi rend le christianisme inapte à sortir la société de l'atomisation. L'incapacité des catholiques à générer un ordre social manifeste que leur transcendance n'est plus que le masque d'une immanence molle. Le discours qui explicite le mieux cette interprétation est celui de Robert Rédiger, le recteur de la Sorbonne, dans *Soumission*. Cet universitaire guénonien y explique pourquoi le christianisme, en raison de sa participation à la décadence humaniste de l'Occident, est impropre à restaurer la grandeur de l'Europe.

Yann
Raison
du Cleuziou

À force de minauderies, de chatteries et de pelotage honteux des progressistes, l'Église catholique était devenue incapable de s'opposer à la décadence des mœurs (*S*, p. 275).

Ces critiques répétées du progressisme catholique seraient-elles l'indice de sympathies traditionalistes chez Houellebecq ? Non, car le romancier glisse vers un registre ironique pour mettre en scène l'alternative proposée par Rédiger. Pour ce dernier, l'islam est la seule religion qui offre les ressources d'organicisme pour reconstruire la puissance de l'Empire romain :

Et ce combat nécessaire pour l'instauration d'une nouvelle phase organique de civilisation ne pouvait plus, aujourd'hui, être mené au nom du christianisme ; c'était l'islam, religion sœur, plus récente, plus simple, et plus vraie [...] qui avait aujourd'hui repris le flambeau (*Ibid.*)

Michel Houellebecq démontre par l'absurde l'ambiguïté intrinsèque d'une certaine forme de traditionalisme. Chez Rédiger, le goût de l'ordre se révèle plus fort que la fidélité au legs des siècles. L'islam est l'ultime ressource d'un mâle occidental qui ne défend la tradition que dans la mesure où ses privilèges de dominant en dépendent.

Le scénario d'une conversion de l'Europe à l'islam a été plusieurs fois évoqué dans l'œuvre de Houellebecq. Dans *Les particules élémentaires* et *La Possibilité d'une île*, c'est la science qui est la matrice du renouveau religieux et non l'islam. Le corps désenchanté étant devenu un tombeau, la technique offre à l'homme un Salut nouveau dans le corps glorieux qu'elle est devenue capable de créer par la mutation génétique. Ce dépassement de la mort parachève l'obsolescence de la reproduction sexuelle car la succession des générations n'est plus le destin de l'humanité. Au-delà, la sexualité perd même toute valeur. L'humanité retrouve la possibilité du bonheur grâce à l'émancipation du désir sexuel qui faisait de son corps une matière tragique. Cette solution progressiste au problème posé par l'anomie libérale a un statut romanesque ambigu. Apparemment utopique, elle semble surtout un registre ironique de dénonciation de l'avenir dystopique auquel la libéralisation des mœurs condamne l'humanité¹⁵. La solution islamiste a la même valeur.

Déracinée des traditions et des institutions qui donnaient sens à l'existence en l'ordonnant au bien de la société, l'humanité n'a plus qu'à fuir l'absurdité de sa condition et « s'honorer d'être la première espèce animale de l'univers connu à organiser elle-même les conditions de son propre remplacement » (*PE*, p. 393). Cet horizon dystopique commun à *Les particules élémentaires*, *La Possibilité d'une île* ou *Soumission*, parachève la critique du libéralisme en montrant sa responsabilité dans la régression de l'humanité.

Thème

Le Salut par la femme

Échapper à la déréliction du corps, c'est-à-dire à la solitude individuelle, à un désir insatiable ou un vieillissement fatal, constitue le principal ressort de la quête religieuse. L'univers romanesque de Michel Houellebecq pourrait sembler dualiste et pourtant il ne l'est pas. Car il existe une réconciliation possible avec le corps et avec le monde, une voie de communion : l'amour. Sa possibilité dépend de l'existence de certaines femmes qui, échappant au triomphe de l'intérêt et de l'utilité, restent capables d'un don désintéressé, et tout spécialement de s'offrir elles-mêmes.

La consolation et l'espérance viennent de la femme, car c'est elle qui peut mettre l'homme en suspension de son corps et donc le faire accéder à cet état de bonheur qui chez Houellebecq s'identifie à l'expérience de la transcendance¹⁶. Le sexe de la femme est même identifié à Dieu¹⁷. Pawel Hladki y voit une provocation blasphématoire visant un effet

15 Yann RAISON DU CLEUZIOU, « L'apologie du catholicisme dans les romans de Michel Houellebecq : entre rétro-fiction conservatrice et progressisme dystopique », *Quaderni*, 2021/1 (n° 102), p. 133-156.

16 Agathe NOVAK-LECHEVALIER, *Houellebecq, l'art de la consolation*, Paris, Stock, 2018.

17 Michel HOUELLEBECQ, *Plateforme*, op. cit., p. 169, voir aussi *La possibilité d'une île*, p. 12.

comique¹⁸. Je pense bien au contraire que c'est là une explicitation de la manière dont Houellebecq réintroduit la question du Salut, avec un horizon intramondain. C'est ce qui permet de comprendre pourquoi les descriptions érotiques ont une dimension hiérophanique.

La lumière se fait, grandit, monte ; je m'engouffre dans un tunnel de lumière. Je comprends ce que ressentaient les hommes, quand ils pénétraient la femme (*PI*, p. 57).

Reste que si la pénétration donne aux personnages le sentiment d'enfin trouver une place pacifiée dans le monde, de se réconcilier avec l'existence, elle n'occupe pas la place centrale. L'écrivain privilégie les descriptions de fellations qu'il identifie à des moments d'extase.

Les étoiles tournaient doucement à la verticale de son visage. [...] Tout son corps frémit de bonheur. [...] Il ferma les yeux, parcouru de frissons d'extase (*PE*, p. 173).

Chacune de ses fellations aurait suffi à justifier la vie d'un homme (*S*, p. 39).

Cette insistance mérite d'y prêter attention. Cet acte sexuel asymétrique qui pourrait être interprété comme une manifestation de la domination masculine puisque la jouissance de celui-ci est sans contrepartie pour celle-là, est au contraire l'illustration de la supériorité de la femme pour cette même raison. La fellation semble être la manifestation paradoxale d'une double émancipation féminine : par rapport aux règles du marché puisque c'est un geste gratuit sans négociation préalable d'un contre-don¹⁹ ; par rapport à l'ordre social, puisque ce don réintègre des marginaux ou des exclus.

Le corps de la femme est l'arche d'une alliance possible entre l'homme et le monde. Son sexe et sa bouche permettent de faire disparaître le pénis et dissipent du même mouvement la misère de la condition masculine. Le touché féminin est thaumaturgique. Il soigne l'homme malade de lui-même et, au-delà, le « sanctifie » en renversant la valeur de son existence (*PI*, p. 74). De carne désenchantée, le corps qui est l'objet de la compassion féminine devient source de joie et de gratitude. Quasi-christique, le corps de l'amante offre la rédemption, restaure la joie d'exister.

Dans ses romans, Michel Houellebecq insiste beaucoup sur les lois qui régissent les sociétés contemporaines et déterminent les comportements. Dans *Plateforme*, le narrateur constate amèrement la pesanteur des déterminations : « Nous étions [...] pris dans un système social comme des insectes dans un bloc d'ambre » (p. 161). Pour décrire la possibilité même

18 Pawel HŁADKI, « Le christianisme dans l'œuvre de Michel Houellebecq », in Sabine Van Wesemael et Bruno Viard (dir.), *L'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, op. cit., p. 125-135.

19 Nous renvoyons ici au classique : Marcel MAUSS, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques [1923] », *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 145-279.

du don amoureux, Michel Houellebecq recourt à un vocabulaire théologique chrétien qui tranche avec le registre éthologique avec lequel il signifie le déterminisme. Le don de soi, acte libre rarissime, est comparé à une « opération de la grâce ». Dans *Les Particules élémentaires*, le narrateur concède que l'amour est possible et arrive « dans certains cas, extrêmement rares, presque miraculeux » et « c'était la chose la plus heureuse qui puisse vous arriver sur la Terre » (PE, p. 72).

La possibilité chrétienne d'un monde régi par l'amour s'incarne dans le don féminin. C'est bien sûr la rémanence d'un archétype que l'on retrouve chez Michel Houellebecq : la femme qui se sacrifie, la pécheresse salvatrice. Houellebecq renoue ici avec une construction littéraire assez ancienne. Ses héroïnes ne sont pas sans évoquer la figure dostoïevskienne de la prostituée altruiste jusqu'au sacrifice (Sonia dans *Crime et Châtiment*) que l'on retrouve également avec le personnage de Bess dans le film *Breaking the Waves* (1996) de Lars von Trier²⁰. Le christianisme s'identifie au genre féminin, parce que la femme est la figure du don, du pardon et de la rédemption (S, p. 218).

Thème

Cette association entre la sacralité et la féminité manifeste une cause fondamentale de l'obsolescence du catholicisme. Les conditions de la sacramentalité se sont déplacées. La doctrine semble donc irrémédiablement sans prise, elle est incapable de provoquer un changement de vie. Dans *Extension du domaine de la lutte*, le prêtre Jean-Pierre Buvet est lui-même bouleversé par l'expérience qu'il fera de Dieu auprès d'une femme, Patricia. Cette révélation paradoxale le conduira au suicide. Non parce qu'il aime cette femme – « je sentais que le Christ me comprenait, qu'il était avec moi » (p. 140) – mais parce qu'il est trahi par elle. La femme semble ici mieux nouer le rapport à Dieu ou mieux sortir de la solitude individuelle que la conformation doctrinale. Le lien avec Dieu n'est pas brisé par la transgression du vœu de chasteté mais par l'infidélité d'une maîtresse.

La fidélité est source de félicité. Le thème du « couple heureux » traverse l'œuvre de Houellebecq²¹. Il est la condition d'un salut « miraculeux » dans la mesure où l'alliance émancipe de la solitude des existences individuelles et de la paupérisation de la frustration sexuelle. Le foyer est l'ultime vestige de la douceur de l'ordre ancien.

Hélène l'avait probablement attendu pour manger. Elle aimait faire la cuisine, parfois il l'accompagnait le dimanche matin lorsqu'elle faisait ses courses au marché Mouffetard, à chaque fois il était charmé par ce coin de Paris, l'église Saint-Médard accolée à son petit square, avec un coq qui surmontait le clocher, comme dans une église de village. En

20 Shathil NAWAF TAQA, « La femme rédemptrice chez Dostoïevski », *Philitt.fr*, 23 juin 2017.

21 Christos GROSDANIS, « Le thème du couple heureux dans l'œuvre romanesque

de Michel Houellebecq », in Sabine Van Wesemael et Bruno Viard (dir.), *L'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, op. cit., p. 231-240.

effet, arrivé au palier du troisième étage, il fut accueilli par l'odeur caractéristique d'un lapin à la moutarde et par les jappements joyeux de Michou, qui avait reconnu son pas. Il tourna la clef dans la serrure ; un vieux couple, se dit-il, un couple traditionnel, d'un modèle assez peu répandu dans les années 2010 chez les gens de leur âge [...]. Il avait conscience de vivre dans un ilot improbable de félicité et de paix, il avait conscience qu'ils s'étaient aménagé une sorte de niche paisible, éloignée des bruits du monde, d'une bénignité presque enfantine, en opposition absolue avec la barbarie et la violence auxquelles il était confronté chaque jour dans son travail. Ils avaient été heureux ensemble, et le seraient encore probablement, jusqu'à ce que la mort les sépare (CT, p. 298-299).

Après la lecture d'*À rebours*, Jules Barbey d'Aurevilly constatait que Huysmans était désormais face à l'alternative ultime : le suicide ou la croix²². La complexité et la tension tragique qui trament l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq se résument dans l'impossibilité à faire ce choix. Car ses héros ne peuvent jamais faire le deuil d'une tierce solution : se jeter dans les bras d'une femme aimante et aimée. La puissance des femmes tient dans la profondeur sacramentelle de leur chair. Ce Salut est fragile mais suffit à rendre tout le reste superflu pendant de brefs moments à la saveur d'éternité.

Cet idéal et ce Salut ont pour pivot un christianisme rémanent dont l'horizon et la grammaire spirituelle demeurent, sous une forme cryptée et altérée, dans l'aura sacrée du corps féminin. Reste que la rencontre nécessaire pour accéder à cet « ilot » de paix exige des conditions de plus en plus rares. La redéfinition des normes de la sexualité à partir des années 1960 en rend la possibilité très incertaine. Ici se noue la dimension tragique des romans de Michel Houellebecq : le désir de revenir à un monde et, au-delà, à une hiérophanie, qui disparaît inexorablement.

Yann
Raison
du Cleuziou

Conclusion

Dans l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq, le catholicisme est une religion qui s'efface, frappée d'obsolescence. Ni la foi, ni même l'appartenance sociologique, n'offrent de refuge durable aux personnages en errance. Le catholicisme est lui-même trop compromis dans la décadence de l'Occident pour pouvoir la freiner. Son corps social a perdu toute densité. L'Église ne réunit plus que des individus en quête d'eux-mêmes et ne peut donc plus satisfaire le besoin d'incorporation de ceux qui quêtent la désindividuation. Pourrait-elle redevenir attractive en organisant une forme de prostitution sacrée comme les élohimites ? Ou grâce à des communautés libertines s'inspirant de Charles Fourier ? Sans doute pas. Ce sont ses formes anciennes, comme la chrétienté romane, qu'il

22 Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Le Roman Contemporain*, Paris, Lemerre, 1902. Texte en ligne : <http://www.huysmans.org/criticism/barbey.htm>

conviendrait de restaurer (S, p. 167). Mais le passé ne repasse pas et la nostalgie est vaine. L'idéal chrétien demeure à l'état de rémanence dans un désir de communion qui prend la forme de la recherche amoureuse. Si l'Église ne peut plus être la matrice de l'ordre social, tout au plus reste-t-elle une ressource indirecte pour fonder cet ordre minimal qu'est le couple. Dans les romans de Houellebecq, c'est une forme sécularisée de la foi chrétienne qui semble presser les amants dans un désir de paix et d'éternité.

Les ultimes témoins de la possibilité d'un Salut sont de rares femmes. À ces « filles obéissantes d'Israël », Houellebecq confie un ministère de lieutenant de Dieu dans la chair. Leur beauté entretient un désir et une attente ; sa ruine dévoile son horizon véritable : « l'avènement du Christ en gloire²³ ». Leur vertu prend une forme paradoxale et licencieuse parce qu'elles se donnent sans réserve pour tenter de ressusciter le cœur des hommes. Le signe envoyé par ces rédemptrices est équivoque. Sont-elles des martyres d'un nouveau genre, à la fois victimes et bourreaux en raison de la soumission érotique qu'elles ont choisie pour témoigner de la grandeur de l'amour ? Elles seraient alors comparables à ces jésuites envoyés en mission au Japon et devenus apostats pour manifester la miséricorde de Dieu pour tous ceux qui avaient préféré le blasphème à la souffrance. Martin Scorsese a porté à l'écran leurs tourments dans le film *Silence* (2016) adapté du roman de Shūsaku Endō (1966). Ces femmes ne sont-elles pas plutôt des hérétiques ? À force de proclamer que Dieu est amour, les chrétiens n'ont-ils pas contribué à ce que n'importe quel amour puisse être confondu avec Dieu lui-même ? Au fond, la symbolique et le lexique chrétiens ne sont-ils pas juste utilisés pour dire une grâce qui n'a plus rien de divin ?

Thème

Pour trancher, il faudrait trouver la source profonde de cette quête d'amour que Michel Houellebecq oppose au désenchantement du monde. Dans *La Possibilité d'une île*, le narrateur explique la genèse de l'amour d'un point de vue fonctionnaliste.

Sans doute l'amour n'avait-il jamais été, comme la pitié selon Nietzsche, qu'une fiction inventée par les faibles pour culpabiliser les forts, pour introduire des limites à leur liberté et à leur férocité naturelles. Les femmes avaient été faibles, en particulier au moment de leurs couches, elles avaient eu besoin à leurs débuts de vivre sous la tutelle d'un protecteur puissant, et à cet effet elles avaient inventé l'amour [...] (PI, p. 341).

Mais l'issue du roman montre que le deuil de l'idéal amoureux est impossible et qu'au-delà de sa fonction contingente il répond à un besoin plus profond. Dans *Sérotonine*, la permanence du désir d'amour comme du désir de la foi montrent que l'humanité résiste, envers et contre

23 Michel HOUELLEBECQ, *Sérotonine*, Paris, Flammarion, 2019, p. 24, (désormais Sé).

toute évidence, à se laisser aller au désespoir (Sé, p. 330). Dans l'épilogue de *Sérotonine*, après avoir planifié son suicide, le narrateur ne pouvant se résoudre au passage à l'acte, s'avance plus loin qu'aucun autre personnage dans l'explicitation de cette résistance qui sourd de son cœur – ou de son âme :

Dieu s'occupe de nous en réalité, il pense à nous à chaque instant, et il nous donne des directives parfois très précises. Ces élans d'amour qui affluent dans nos poitrines jusqu'à nous couper le souffle, ces illuminations, ces extases, inexplicables si l'on considère notre nature biologique, notre statut de simples primates, sont des signes extrêmement clairs. Et je comprends, aujourd'hui, le point de vue du Christ, son agacement répété devant l'endurcissement des cœurs : ils ont tous les signes, et ils n'en tiennent pas compte. Est-ce qu'il faut vraiment, en supplément, que je donne ma vie pour ces minables ? Est-ce qu'il faut vraiment être, à ce point, explicite ?

Il semblerait que oui (Sé, p. 347).

Une confession de foi ? Il y a effectivement un saut dans ce passage. Il n'est plus question des bénéfices holistes de l'ordre social catholique, Dieu est convoqué en tant que personne et présence. Et il a pour visage le Christ. Mais le texte est subtil et ambigu. La révolte et l'espérance se conjuguent ici dans un cri. Comment accepter tant de misère et de souffrance malgré la connaissance de la possibilité de l'amour ? Comment comprendre la dénégation persévérante de l'aspiration qui soulève le cœur des hommes ? Comment expliquer autrement que par Dieu la résistance de l'amour alors que tout est fait pour en éteindre la flamme dans les « eaux glacées du calcul égoïste²⁴ » ? Mais la colère ne va pas jusqu'à la prière. La raison ne s'abandonne pas à la foi. Jésus est certes qualifié de « Christ » mais sa parole relativisée en « point de vue ». Son sacrifice rédempteur est reconnu comme nécessaire mais l'hostie n'est pas substituée au « petit comprimé blanc, ovale, sécable » du Captorix (Sé, p. 346). Comme si le narrateur finissait par se rétracter, ne parvenant pas à croire ce qu'il a compris.

Le « oui » qui clôt le roman semble introduire un doute sous l'apparence d'un aveu, laissant le lecteur choisir à quelle question il répond. Ou peut-être, plus encore, laissant le lecteur examiner en lui-même ce qui résiste à comprendre ce « oui » et à reconnaître Jésus comme le Christ. La fiction du roman met à l'épreuve la vérité des vies en confiant au lecteur la responsabilité d'une interprétation qui l'engage. L'ambiguïté du texte introduit à un travail intérieur sans issue pré-écrite. Dans l'univers romanesque de Michel Houellebecq, les visages de certaines femmes, Annabelle, Caroline, Isabelle, Myriam, Valérie, sont les seules icônes imposant de reconnaître

Yann
Raison
du Cleuziou

24 Je reprends ici une formule célèbre de Karl MARX et Friedrich ENGELS. Voir *Le manifeste du parti communiste*, 1848.

qu'il existe une dimension supérieure de l'existence, un Royaume proche et pourtant caché, dont la clef se trouve dans le don généreux de soi.

Yann Raison du Cleuziou, né en 1978. Diplômé de l'Institut d'études politiques de Grenoble. Doctorat en Science Politique à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne. Habilitation à diriger des recherches à Sciences Po Bordeaux. Maître de conférences en Science Politique au sein de la Faculté de Droit de l'Université de Bordeaux. Membre de l'Institut de Recherche Montesquieu (EA 7434). Président de l'Association française de Sciences sociales des Religions. Ses recherches portent sur la sociologie et l'histoire politique du catholicisme contemporain. Derniers ouvrages : Une contre-révolution catholique. Aux origines de La Manif pour tous (Seuil, 2019) ; De la contemplation à la contestation. La politisation des dominicains de la Province de France (années 1940-1970) (Belin, 2016) ; (avec Nicolas de Brémond d'Ars), French Catholics and Their Church : Pluralism and Deregulation (CRVP, 2015) ; Qui sont les cathos aujourd'hui ? Sociologie d'un monde divisé (DDB, 2014). Il a aussi réalisé une édition critique des recherches du dominicain Serge Bonnet sur le catholicisme populaire : Défense du catholicisme populaire (Cerf, 2016).